



HAL
open science

Les critères de validité en sciences des organisations : les apports du pragmatisme

Martine Girod Seville, Véronique Perret

► To cite this version:

Martine Girod Seville, Véronique Perret. Les critères de validité en sciences des organisations : les apports du pragmatisme. Questions de méthodes en sciences de gestion, EMS Management & Société, p. 315-333, 2002. halshs-00536771

HAL Id: halshs-00536771

<https://shs.hal.science/halshs-00536771v1>

Submitted on 16 Nov 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les critères de validité en sciences des organisations : les apports du pragmatisme

Martine Girod-Séville

Véronique Perret

Paru dans N. Mourgues & alii (Dir), *Questions de méthodes en sciences de gestion*, Chap 12, pp 315-333, EMS, 2002.

La gestion, comme toute discipline revendiquant le statut de science, cherche à fonder sa pratique dans un projet épistémologique qui puisse prendre en compte ses spécificités. Les paradigmes 'anti-positivistes', comme l'interprétativisme et le constructivisme, sont souvent choisis par les chercheurs en sciences des organisations comme cadre de référence de leurs recherches. Révélant un autre chemin d'accès à la connaissance sur les organisations que celui traditionnellement emprunté par les positivistes, ces paradigmes sous-tendent et révèlent une autre conception de la connaissance. Ils remettent en effet en cause les critères classiques de la connaissance scientifique¹, en adoptant une conception relativiste de la connaissance.

Toutefois, l'inscription dans ces paradigmes anti-positivistes se heurte encore aujourd'hui à un problème, celui du caractère insuffisamment précis, voire insuffisamment "pensés", des modalités de validation des connaissances produites. Il en résulte des difficultés pour les chercheurs en gestion, pour lesquels se pose inévitablement la question du statut de la connaissance qu'ils produisent. Piaget (1970) a d'ailleurs bien souligné que la question de la validité est l'une des deux dimensions du progrès de toute connaissance scientifique. En effet, selon lui, « le progrès de toute connaissance scientifique comporte deux dimensions : l'une relevant des questions de fait (état des connaissances à un niveau déterminé et passage d'un niveau au suivant), l'autre des questions de validité (évaluation des connaissances en termes d'amélioration ou de régression, structure formelle des connaissances) » (Piaget, 1970: 8).

¹ Critères définis dans des logiques de vérification, confirmation ou encore de réfutation

Si les critères de validité sont bien définis dans les épistémologies positivistes et néopositivistes grâce aux critères de vérifiabilité ou de réfutation, ils restent en revanche dans les épistémologies 'anti-positivistes' relativement vagues, peu discutés ou énoncés en termes très généraux. Le risque est alors, pour les travaux s'inscrivant dans de telles épistémologies, de se voir accusés de ne produire que de simples opinions².

Dès lors, asseoir la validité des énoncés produits en sciences des organisations, tout en s'inscrivant délibérément dans des épistémologies interprétativiste ou constructiviste, rend nécessaire une réflexion sur la nature des critères de validité dans des épistémologies « différentes », plus relativistes. La réflexion doit donc se porter sur les critères de validité qu'une épistémologie relativiste se donne ou souhaite se donner.

Les débats actuels qui animent le courant philosophique pragmatiste, et qui portent sur la définition de critères de validité de la connaissance dans une perspective relativiste, ouvrent des perspectives intéressantes concernant cette question. Nous nous proposons de présenter les travaux relatifs à ces débats tout en montrant en quoi ils peuvent contribuer à faire avancer la réflexion sur la validité des connaissances produites en sciences des organisations.

Nous nous attacherons pour cela dans un premier temps à définir en quoi les épistémologies 'anti-positivistes' prennent en compte, à leur manière, relativiste, certaines spécificités des sciences des organisations mais se heurtent au problème des critères de validité trop imprécis. Dans un second temps, nous montrerons ce que peut apporter le courant pragmatiste américain (et les débats qui l'animent) à la résolution de ce problème. Enfin, nous préciserons en quoi les idées développées dans la philosophie pragmatiste peuvent apporter des éclairages nouveaux en sciences des organisations.

1-Les épistémologies relativistes et le problème de validité de la connaissance produite

² L'opinion consistera par exemple à affirmer qu'une lampe à pétrole ne peut éclairer qu'en brûlant alors que la science dépassera cette affirmation en cherchant à maîtriser une technique permettant de construire la lampe. Les énoncés produits en théorie des organisations ont pour ambition d'aller au-delà de la simple opinion dans la mesure où ils ne se contentent pas d'affirmer des choses mais se posent des problèmes et cherchent à répondre à ces problèmes, notamment en construisant des outils.

Les sciences de l'organisation peuvent trouver dans les paradigmes interprétativiste et constructiviste des épistémologies qui prennent en compte, à leur manière, plus relativiste, certaines de leurs spécificités (1.1). Cependant, ces épistémologies, du fait de leur plus grand relativisme, restent d'une appropriation difficile par les chercheurs dans la mesure où se pose le problème de validité des connaissances produites (1.2).

1.1—Le caractère relativiste des épistémologies interprétativiste et constructiviste

Les paradigmes épistémologiques interprétativiste et constructiviste ont une approche relativiste des organisations, notamment par leur conception de l'objet de recherche et de la connaissance produite, par les méthodes utilisées pour appréhender cet objet, ainsi que par les visées des chercheurs ayant fait le choix de ces paradigmes.

La nature de l'objet de recherche et de la connaissance produite

Les approches interprétativiste et constructiviste des organisations revendiquent de tenir largement compte du contexte propre à chaque organisation étudiée.

En sciences de l'organisation, les objets de recherche sont très disparates. Les organisations étudiées appartiennent à des secteurs d'activité très différents (industrie, services, associations), ont des objectifs différents, voire opposés (à but lucratif, à but non lucratif), des tailles différentes, bénéficient de moyens très diversifiés (industrie à forte intensité capitaliste, sociétés de services avec une forte intensité en main d'œuvre) et se dotent d'indicateurs de performance très divers (productivité, qualité, coût, délai, service à la clientèle...). Les organisations sont surtout le cadre d'interactions entre acteurs, propres à chacune d'elles. La disparité des objets d'étude fondée sur ces différents critères, le caractère historique des situations et des interactions étudiées, vont être source d'une importante contextualisation des résultats obtenus. Une telle contextualisation est largement mise en avant et revendiquée par les épistémologies 'anti-positivistes'.

L'objectivité du chercheur est en outre, plus que dans toute autre approche, remise en cause dans la mesure où, immergé dans une organisation et à la recherche d'une compréhension de certains phénomènes, il se trouve au milieu d'acteurs qui vont l'influencer. Dès lors, la réalité que le chercheur va appréhender en étudiant les organisations est souvent considérée comme une réalité complexe, sociale, interprétée et construite par lui, en interaction avec les acteurs.

Les paradigmes interprétativiste et constructiviste proposent de prendre en compte ces spécificités en posant dans leurs présupposés que le monde est fait d'interprétations et que ces interprétations se construisent à travers les interactions d'individus (acteurs, chercheurs), dans des contextes toujours particuliers (Girod-Séville et Perret, 1999). Ils reconnaissent le caractère fortement contextualisé, interprété ou construit de la connaissance produite.

Les méthodes de recueil du matériau

Expliquer ce qui se passe dans l'organisation consiste avant tout pour les chercheurs qui ont fait le choix de s'inscrire dans un paradigme interprétativiste ou constructiviste, à comprendre comment les individus sont amenés à interpréter, à donner du sens au monde organisationnel dans lequel ils vivent, aux changements qu'ils initient ou subissent, aux règles qui leur sont imposées. Il s'agit pour eux, sur le plan méthodologique, de retrouver les significations locales que donnent les acteurs d'un phénomène et donc de conférer un statut privilégié aux récits, aux langages, à la narration, à l'imbrication des faits et des valeurs. Ils donneront pour cela la priorité à des méthodologies de type observation participante, monographie, étude longitudinale, qui impliquent une présence durable et une intégration au sein du terrain étudié. Les paradigmes 'anti-positivistes' donnent ainsi une place centrale à l'interprétation (par le chercheur et par les acteurs) et reconnaissent la possibilité, voire la nécessité, d'interprétations multiples pour connaître un phénomène.

La visée du chercheur

Les recherches qui s'inscrivent dans de tels paradigmes ont pour visée de faire progresser les connaissances sur les organisations, leur gestion, tout en proposant aux praticiens des outils et des savoirs instrumentaux. Les recherches s'inscrivant dans le paradigme constructiviste revendiquent d'ailleurs clairement une visée d'action en proposant des modèles ou des outils construits pour et avec les acteurs. Elles insistent sur l'importance d'un ancrage des modèles produits dans un contexte organisationnel précis, sur l'importance du lien entre théorie et pratique.

Les paradigmes interprétativiste et constructiviste semblent ainsi apporter des réponses intéressantes aux problèmes posés par les spécificités des sciences de l'organisation. Mais, en reconnaissant l'importance de

la singularité, de l'interprétation, du contexte dans les sciences de l'organisation, ils souscrivent obligatoirement à une vision relativiste de la connaissance produite. Ils sont, pour cette raison, parfois considérés comme difficilement applicables par les chercheurs en gestion cherchant à asseoir la validité des connaissances qu'ils produisent.

1.2— La question de la validité dans les épistémologies interprétativiste et constructiviste

En ce qui concerne les critères de validité de la connaissance, les épistémologies 'anti-positivistes' ne proposent pas un programme aussi formalisé que les épistémologies positiviste et néopositiviste.

Un argument pourrait toutefois être facilement avancé pour expliquer le caractère très général voire imprécis de ces critères, à savoir la nature du projet des épistémologies 'anti-positivistes'.

S'appuyant sur des concepts comme le changement, le multiple, l'incertain, le projet, ces épistémologies s'écartent d'une formalisation qui serait par trop simplificatrice. Il n'est pas dans leur esprit d'imposer des critères très précis et opérationnels. Des critères de validité ont certes été proposés, il en va ainsi des critères de reproductibilité, d'intelligibilité, de constructibilité (Le Moigne, 1990, 1995), d'adaptation fonctionnelle, de convenance (Von Glasersfeld, 1988) pour les constructivistes, ou encore des processus de validation de nature empathique et idiographique des interprétativistes. Ces critères peuvent cependant être jugés imprécis ou peu opérationnels.

En outre, si l'argument de complexité du projet épistémologique paraît acceptable, il masque un problème auquel sont confrontées les épistémologies 'anti-positivistes' dans leur définition des critères de validité. En adoptant clairement une position relativiste, elles héritent par là-même des difficultés inhérentes à cette position en matière de connaissance. En niant l'existence d'une norme de rationalité universelle, ahistorique qui permettrait de juger qu'une « théorie est meilleure qu'une autre » (Chalmers, 1987 : 169), les relativistes peuvent être accusés d'indifférentisme, de scepticisme, de subjectivisme. Pousser la logique du relativisme jusqu'à son terme équivaut selon ses détracteurs à ne pouvoir affirmer autre chose que « tout se vaut », ce qui par conséquent revient à ne pas pouvoir définir de critères de validité.

Dans le domaine des sciences des organisations, certains auteurs proposent de mettre en lumière la multiplicité des interprétations possibles d'un même phénomène mais défendent également l'idée d'une incommensurabilité des points de vue et l'incapacité épistémologique à les hiérarchiser. Morgan (1986)

développe ainsi plusieurs grilles de lecture de l'organisation, mais refuse de proposer une interprétation comme meilleure qu'une autre. L'intérêt de ces approches est de s'autoriser à voir les choses différemment, et donc d'accepter l'idée que toute connaissance se vaut. Les travaux post-modernes sur l'organisation (Kilduff, 1993 ; Avelsson et Deetz, 1996) qui ont pour principal objectif de porter un regard critique et de dénoncer les positions et les idéologies dominantes vont plus loin dans ce sens. Le relativisme radical des post-modernes les conduit à refuser toute possibilité d'un projet de connaissance quel qu'il soit (Allard-Poesi et Perret, 1998) contrairement aux interprétativistes et aux constructivistes.

Ce pluralisme accepté par les interprétativistes et les constructivistes peut cependant conduire à la paralysie du chercheur qui « l'incite à se satisfaire du contingent comme doctrine » (Micaleff, 1990: 193).

Le relativisme des épistémologies anti-positivistes utilisées en sciences de l'organisation leur interdit-il de proposer des critères et d'établir ainsi la validité des connaissances produites ?

On s'interrogera dans la suite de cet article sur la façon dont les sciences de l'organisation peuvent concilier relativisme et validité de la connaissance en s'appuyant sur le cadre de réflexion que nous fournit la philosophie pragmatiste.

2— Relativisme et critères de validité : la réponse pragmatiste

2.1— Les présupposés pragmatistes

Il existe des liens de parenté évidents entre le pragmatisme et les épistémologies 'anti-positivistes' dans la mesure où ils partagent une conception relativiste du monde. Cette conception s'oppose aux épistémologies réalistes qui défendent les principes d'objectivisme, d'universalisme et d'a-processualité.

Le relativisme peut se définir comme relationnaliste, contextualiste et processoraliste³ (Hottois, 1997: 420). Cette conception induit un certain nombre de présupposés quant au statut du fait et à la nature de la connaissance.

³ Cette conception n'est pas sans rappeler l'idée d'un réalisme relationnel, relatif et multiple de Morin qui définit "la relationnalité comme l'indéchirable relation sujet / objet et esprit / monde, la relativité comme venant de la relativité des moyens de connaissance

Une conception internaliste de la connaissance

Pour les pragmatistes, le fait ne peut être indépendant de toute inférence ou de toute interprétation. Il n'est pas clairement dissociable des valeurs, il est ancré dans un contexte, une communauté de pensée. Comme le souligne Cometti (1994: 403), l'internalisme refuse de soumettre la pensée, les croyances et le langage à l'autorité d'une réalité présumée extérieure. Il s'oppose à l'externalisme qui suppose la possibilité d'accéder à un point de vue extérieur au langage et aux croyances et affirme ainsi l'objectivité et l'extériorité du fait. La conception internaliste permet d'asseoir le principe d'interaction sujet / objet. La connaissance de la réalité n'ayant d'autre réalité que la représentation que s'en construit un sujet, l'interaction "(image de l') objet et sujet" est précisément constitutive de la construction de la connaissance (Le Moigne, 1990).

Dans la mesure où l'internalisme suppose que les faits et les jugements sont inexorablement imbriqués, il ne peut y avoir de description privilégiée des événements et donc, pas de voie pour trouver la réalité objective d'une situation. Les différents types de discours ne sont pas fondamentalement distincts : les discours du scientifique, du romancier ou du poète sont simplement différents récits qui disent comment on donne du sens au monde. En défendant cette position internaliste, le projet pragmatique ouvre le champ à des méthodologies multiples.

Faillibilisme et pluralisme de la connaissance

Les pragmatistes, en conformité avec leur vision relativiste, défendent le faillibilisme et le pluralisme de la connaissance. Selon Peirce (1934), aucune vérité n'est définitive et absolue, elle est dépendante de toute expérience à venir, fondant ainsi le principe ontologique de la continuité. Cette logique continuiste repose sur le principe qu'il n'existe pas de clivage entre fait et valeur, entre nature et culture. Aucune affirmation de certitude à propos d'un élément n'est possible ; sinon cela supposerait d'isoler l'élément de son ensemble (ou alors avoir la connaissance de la totalité), ce qui est contraire au principe de continuité. La certitude postule la discontinuité, la clôture d'une partie sur elle-même, la séparation. Le principe de continuité exclut que l'on puisse isoler totalement un élément et implique donc une vision globale de l'objet à connaître. Les pragmatistes ne cherchent pas à élaborer une théorie absolue et systématique, ils sont sensibles au caractère pratique et contextuel des sciences. Dès lors, les pragmatistes défendent un pluralisme des

et de la relativité de la réalité connaissable. La multiplicité tient à la multiplicité des niveaux de réalité et peut-être à la multiplicité

théories et des connaissances allant même jusqu'à faire disparaître le clivage entre science et opinion : "l'idée du savant n'est pas supérieure à celle de la rue" est ainsi un aphorisme de Peirce, fondateur du pragmatisme. Cette conception remet en cause l'existence d'une démarcation claire entre science et non science et propose une autre conception du progrès scientifique, comme le souligne Rorty : « Le progrès scientifique consiste à intégrer de plus en plus d'informations dans un réseau cohérent de convictions, d'informations fournies par des microscopes et des télescopes, mais aussi par l'œil nu, informations extirpées grâce à l'expérimentation d'expériences qui ont toujours été à notre portée. Le progrès ne consiste pas à pénétrer au travers des apparences pour atteindre une réalité qui est au-delà. » (Rorty, 1995: 118).

Les positions relativistes, défendant une conception internaliste de la connaissance et prônant le pluralisme des connaissances, ont souvent été accusées de subjectivisme, de scepticisme et d'indifférentisme. L'intérêt du projet pragmatiste est de permettre d'échapper à cette critique en s'efforçant de conjuguer internalisme et critères de validité. Dans cette conception, le relativisme ne signifie pas pour autant que tout se vaut, quelle que soit la situation. Eu égard à une situation donnée, tout ne revient pas au même et les choix entre les possibles ne sont pas dénués de conséquences. L'inscription dans un paradigme relativiste n'empêche donc pas les pragmatistes d'apporter leurs propres pierres à l'édification de critères de validité. En cela, ils constituent une source potentielle d'apports à un projet épistémologique partageant les mêmes présupposés relativistes.

Le primat de l'agir et du faire

Les réponses qu'apportent le pragmatisme et le néo-pragmatisme au problème des critères de validité sont d'autant plus riches pour la réflexion épistémologique en sciences des organisations qu'elles se fondent sur le principe philosophique du primat de l'agir et du faire.

Peirce (1934) a fondé l'approche pragmatiste sur la reconnaissance d'une connexion entre connaissance rationnelle et fin rationnelle. Cette reconnaissance donne toute sa richesse à la notion d'action dans la philosophie pragmatiste.

des réalités" (1986: 221).

Pour les pragmatistes, face à une prétention de sens ou à l'affirmation d'une vérité (connaissance rationnelle), il faut en examiner les conséquences pratiques (fin rationnelle) pour celui qui adhère à ce sens, à cette valeur ou à cette vérité et qui s'en inspire afin de régler sa conduite. Lorsque des conséquences pratiques ne peuvent être tirées, aucune signification n'est en jeu. Selon Dewey (1967), pour découvrir la signification d'une idée, il faut en chercher les conséquences. Quand les conséquences sont positives et le demeurent, il y a non seulement du sens mais aussi de la vérité et de la valeur. Toutefois, l'appréciation positive est relative (contextuelle) ; aussi le pragmatisme invite-t-il à la soumettre toujours à l'épreuve de nouvelles expériences. Dès lors, est vrai ce qui se révèle utile, en fonction des intérêts d'une forme de vie. Si ces intérêts changent, ce qui était vrai peut devenir faux, c'est-à-dire non vital, voire non viable. La vérité est instrumentale et opératoire en fonction des visées et besoins des individus et du milieu dans lequel ils évoluent. Pour James (1968), posséder des pensées vraies c'est à proprement parler posséder de précieux instruments pour l'action. Est vrai ce qui est utile, opératoire, efficace.

Des auteurs tels que James, Dewey, Putnam ou Rorty sont les constructeurs d'une véritable théorie expérimentale de la signification fondée selon nous sur un principe fédérateur d'adéquation que Le Moigne définit de la manière suivante : « L'invention ou l'élaboration par toute forme de raisonnement (descriptible a posteriori) d'une action (ou plus correctement une stratégie d'action) proposant une correspondance adéquate ou convenable entre une situation perçue et projet conçu par le système au comportement duquel on s'intéresse. » (Le Moigne, 1990: 113).

En conséquence, l'intérêt de l'incursion dans le champ pragmatiste est donc, à partir des éléments constitutifs d'une connaissance adéquate, d'étayer la construction de critères de validité de la connaissance.

2.2— La vérité-adéquation et ses critères de validité

La vérité ne se définit pas pour le pragmatisme par sa correspondance avec la réalité. Le pragmatisme s'oppose en cela au réalisme selon lequel il existe une vérité dans l'absolu (universalisme). La vision réaliste postule que la connaissance peut être appréhendée en termes de vrai ou de faux. On pourra

reconnaître le caractère scientifique de la connaissance dans la mesure où celle-ci permettra d'accéder à la réalité objective et de déterminer la vérité ou fausseté de l'énoncé. On distingue cependant dans le courant réaliste différentes tendances épistémologiques parmi lesquelles on peut citer le positivisme, le néopositivisme ou positivisme logique. Ce dernier courant relativise la capacité d'atteindre la vérité, mais ne remet pas en cause son existence. Les critères de validité de la connaissance qui conduisent à la vérité-correspondance (vérifiabilité – confirmabilité – réfutabilité) reposent sur la capacité à confronter la connaissance produite à la réalité extérieure. Un énoncé que l'on ne peut pas évaluer par rapport à la réalité, pour lequel il n'y a pas de méthodes de confrontation (par exemple un énoncé religieux, esthétique, psychanalytique...), est donc dépourvu de sens.

La vérité vue sous l'angle du pragmatisme peut se définir par rapport à un principe d'adéquation. On pourra reconnaître le caractère valide d'une connaissance dans la mesure où celle-ci convient ou est correcte dans une situation donnée. Si les pragmatistes expriment une méfiance vis-à-vis d'une dichotomie vrai / faux, ils admettent néanmoins qu'une théorie puisse être meilleure qu'une autre dès lors qu'elle est plus adéquate à une situation donnée.

La différence importante entre vérité-correspondance et vérité-adéquation tient dans la distinction que l'on fait ou non entre vérité et justification. Pour le plus relativiste des pragmatistes qu'est Rorty, toute démarche scientifique est essentiellement une démarche de justification comme le souligne la citation suivante :

« le but de l'enquête scientifique, ou de toute autre enquête, n'est pas la vérité mais plutôt une meilleure aptitude à la justification, une meilleure aptitude à traiter les doutes qui entourent ce que nous disons, soit en étayant ce que nous avons déjà dit, soit en décidant au contraire de dire quelque chose de légèrement différent. Le problème, avec la vérité, c'est que nous ne saurions pas que nous l'avons atteinte même si, en fait, nous l'avions déjà atteinte. Mais nous pouvons viser à une justification sans cesse accrue, au soulagement d'un nombre croissant de nos doutes. » (Rorty, 1995: 117).

Le tableau 1 croise ces deux conceptions de la vérité par rapport à deux dimensions : réalisme / relativisme d'une part ; externalisme / internalisme d'autre part.

Tableau 1 : Vérité-correspondance - Vérité-adéquation

| NATURE DE LA VÉRITÉ | | |
|--|--|--|
| VÉRITÉ-CORRESPONDANCE | VÉRITÉ- ADÉQUATION | |
| <p>La vérité est ce qui distingue la connaissance de l'opinion et de la croyance justifiée. La vérité, absolue et éternelle se distingue de la justification qui, étant relative à un public donné est éphémère.</p> <p>Positionnement épistémologique</p> <p align="center">RÉALISME EXTERNE</p> | <p>Même s'il n'y a pas de distinction fondamentale entre vérité et justification, on peut toutefois conserver une signification absolue au mot 'vrai ' en lui donnant le sens d'une justification dans une situation idéale.</p> <p>Positionnement épistémologique</p> <p align="center">RÉALISME INTERNE</p> | <p>Il n'y a pas grand chose à dire de la vérité, on doit se limiter à la notion de justification</p> <p>Positionnement épistémologique.</p> <p align="center">RELATIVISME INTERNE</p> |

Le relativisme interne défendu par Rorty l'oppose bien entendu, comme tous les pragmatistes, à la conception épistémologique du réalisme externe, mais il l'éloigne également de Putnam qui défend quant à lui un réalisme interne. Ces oppositions sont cœur de la réflexion menée aujourd'hui par les pragmatistes sur le problème de la validité de la connaissance dans le cadre d'une épistémologie relativiste. Rorty et Putnam défendent en effet des positions différentes pour échapper au nihilisme des épistémologies relativistes. Pour comprendre la nature du débat qui oppose Putnam et Rorty, il convient au préalable d'exposer la manière dont les premiers pragmatistes, en particulier James et Dewey, ont répondu à la question des critères de validité dans le cadre d'une vérité-adéquation.

Le pragmatisme de James et Dewey : De l'utilité à la méthode.

Dans une conception de la vérité correspondance, la vérité ou les sources de vérités précèdent toujours les tentatives qui sont destinées à l'atteindre. Dans le pragmatisme et, plus particulièrement dans la philosophie de l'enquête de Dewey, la vérité se pense dans son rapport essentiel à la recherche de celle-ci. Comme James, Dewey affirme que la vérité n'est ni une donnée, ni une condition préalable à la connaissance ; elle est toujours un résultat.

James est l'un des grands promoteurs du pragmatisme. Son refus de privilégier les démarches scientifiques, techniques et logiques font de lui le véritable précurseur du pragmatisme post-moderne. Pour James (1978: 43) la vérité est « le nom que l'on donne à tout ce qui se montre avantageux au regard de la croyance, et avantageux, aussi, pour des raisons assignables et définies ».

L'empirisme radical de James le conduit à affirmer que l'expérience, toujours personnelle, est l'ultime instance de la réalité, de la vérité et de la valeur (Hottois, 1997: 243). Selon lui, la vérité prend naissance et grandit à l'intérieur même des données de l'expérience finie. La vérité ne peut être conçue comme une copie fidèle d'un réel immuable, la vérité est un résultat, une situation idéale, ce que Peirce appelait "la fin de la recherche". En cela James rejoint les conceptions de Peirce de la vérité comme une chose qui se fait, un résultat et non une propriété qui appartient aux objets (Cometti, 1994). Pour lui, la vérité se fait au cours de l'expérience, c'est ce qui se révèle bon à l'usage, c'est ce qui sert les intérêts pratiques.

Ces principes fondent chez James (1968) le critère d'**utilité** comme critère de validité de la connaissance, "le vrai consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre pensée, de même que le juste consiste simplement en ce qui est avantageux pour notre conduite". Il va jusqu'à parler de monnayer les vérités qui n'ont pour caractère commun que d'être toutes des idées qui paient. La vérité est instrumentale, opératoire et relative, elle dépend du genre d'utilité visée : « Toute vérité est une route tracée à travers la réalité ; mais, parmi ces routes, il en est auxquelles nous aurions pu donner une direction très différente si notre attention s'était orientée dans un sens différent ou si nous avions visé un autre genre d'utilité. » (James cité par Hottois, 1997: 241)

Si Dewey partage les idées de James sur la vérité comme résultat, il s'écarte cependant de sa conception purement utilitariste en soulignant les ambiguïtés d'un propos qui ne permet pas de distinguer ce qui est vrai de ce qui est simplement utile. Si, selon Dewey, on ne doit pas parler de vérité mais simplement de justification, une procédure donnée de justification de la croyance est plus à même de conduire à la vérité qu'une autre. C'est l'existence de cette procédure⁴ de justification que Dewey appelle **l'assertabilité garantie**, le critère de validité procuré par l'enquête. Pour lui, l'objet de l'enquête est la détermination d'une situation indéterminée en une situation déterminée, c'est-à-dire un tout unifié (Dewey, 1967). Pour passer du doute à la vérité la démarche d'enquête implique trois étapes principales : la situation indéterminée qui correspond à une situation spécifique ; l'institution du problème qui n'est pas un exercice intellectuel mais qui correspond à une situation douteuse (opérationnelle) ; la détermination de la solution qui est une solution possible du problème issu d'une situation douteuse (Dewey, 1967). Cette démarche est l'étape fondamentale de l'établissement de la justification. C'est en effet dans la manière dont on élabore le

⁴ Rorty (1995) souligne la différence importante qui oppose les pragmatistes classiques (Peirce, Dewey), qui défendent l'idée d'une "méthode scientifique" (une procédure) dont l'emploi augmenterait la probabilité d'être dans le vrai pour la personne qui l'emploie, et les néo-pragmatistes (Putnam, Rorty) qui abandonnent toute supposition de ce genre.

problème et dont on détermine la solution d'une situation indéterminée que réside la vérité ou assertabilité garantie. « Les opérations de l'enquête garantissent ou justifient la vérité de son assertion, voilà le critère de la vérité, il y a satisfaction "objective" d'une situation indéterminée qui maintenant est déterminée ; il y a succès des opérations parce qu'elles sont les opérations qui correspondaient au problème, lui-même correspondant à la situation indéterminée. » (Dewey, 1967: 38).

L'assertabilité garantie est donc une construction de l'enquête qui, par sa nature même, situe la vérité à la fois "dans les choses" et dans l'esprit. La vérité s'exprime dans le réel par la situation rétablie qui est toujours une reconstruction complète (situationnelle, c'est-à-dire biologique et culturelle) du réel. La vérité s'exprime aussi dans l'assertion qui est l'expression verbale de la reconstruction de la situation dont on dit qu'elle est assertabilité. La vérité est garantie par l'enquête dont elle est (a) l'aboutissement réel, c'est-à-dire assertabilité et (b) l'aboutissement logique, c'est-à-dire assertion contrôlée expérimentalement et expérimentiellement.

Le néo-pragmatisme de Putnam et Rorty : Rationalité idéalisée ou solidarité ?

Putnam se recommande de Dewey et de Peirce tout en se démarquant de Rorty avec lequel il est actuellement en pleine controverse. Il prône le réalisme interne c'est-à-dire une position qu'il souhaite intermédiaire entre le réalisme et le relativisme. Putnam veut montrer que nos conceptions, pour indissociables qu'elles soient de notre langage et de notre forme de vie (internalisme), n'en sont pas moins objectives, même si leur objectivité est une "objectivité pour nous" (réalisme) (Cometti, 1994). Il montre ainsi son hostilité aussi bien vis-à-vis d'un relativisme trop poussé, celui de Rorty, qu'il assimile à un scepticisme, que vis-à-vis du réalisme métaphysique. Pour lui, le réalisme métaphysique, dans son idéal cognitif d'objectivité et de vérité, méconnaît le rôle de l'interprétation et des cadres conceptuels des individus. Le relativisme, quant à lui, en ne reconnaissant que les points de vues, est trop subjectif.

Être vrai ne veut pas simplement dire réussir conformément aux normes exigées par nos pairs culturels. Si l'on s'en tenait à cette conception de la vérité, le caractère justifié raisonnable d'un énoncé serait défini uniquement par des normes culturelles locales. Il s'agirait alors d'une rationalité intra-culturelle que Putnam dénonce parce que relevant d'un trop grand ethnocentrisme. Putnam n'admet pas non plus l'idée métaphysique d'une rationalité qui se définirait par rapport à la Raison. Sa conception de la vérité se fonde donc sur un réalisme interne qu'il définit en ces termes :

« Le réaliste interne est prêt à penser que la référence est interne aux textes (ou à des théories) pourvu que nous reconnaissons qu'il y a des textes meilleurs ou pires que d'autres. Ce qui est meilleur ou pire peut dépendre aussi de notre situation historique et de ce que nous avons en vue ; aucun point de vue divin de la vérité n'intervient ici. Mais l'idée d'une réponse correcte (ou du moins meilleure) à une question est sujette à deux contraintes. 1) La correction n'est pas subjective. Ce qu'il est plus ou moins bon de dire sur la plupart des questions qui intéressent vraiment des hommes n'est pas simplement affaire d'opinion. (...) 2) La correction va au-delà de la justification (...) Je pense qu'il faut identifier la vérité à la justification idéalisée, plutôt qu'à la justification sur la base de preuves en présence.» (Putnam, 1994: 265-266)

Il défend l'idée **d'acceptabilité rationnelle idéalisée** qui repose sur la notion d'assertabilité garantie de Dewey et lui associe une dimension idéalisée fondée sur une rationalité transculturelle qui va au-delà de la garantie conférée par ses pairs culturels. Cette conception correspond à un idéal transculturel de rationalité dans la lignée de Peirce qui voit une convergence, dans l'idéal, entre vérité intersubjective et vérité objective. La vérité selon Putnam est une vérité-cohérence, c'est-à-dire une cohérence idéale de notre conviction avec notre expérience et un consensus idéal de notre conviction avec celle des autres. La vérité est une justification rationnelle idéale. Cette conception de la vérité permet à Putnam, à travers la notion d'idéalisation, de conjuguer subjectivisme et objectivisme, en d'autres termes un objectivisme dépendant de notre esprit.

En tant que néo-pragmatiste, Rorty se tient, pour sa part, sur le point le plus avancé qu'ait atteint aujourd'hui le relativisme historique dont il est aux Etats-Unis le principal représentant (Delacampagne, 1995: 339). Cependant, Rorty entend rappeler que certains choix intellectuels demeurent —à en juger du moins par leurs effets— objectivement supérieurs à d'autres. En cela, Rorty ne va pas jusqu'à prôner que tout se vaut en fonction des désirs subjectifs.

Pour Rorty (1994), la recherche d'objectivité passe par la recherche d'une entente intersubjective aussi étendue que possible au sein d'une communauté. Sa pensée s'inscrit également dans la continuité des travaux de Peirce qui affirme que l'on peut élaborer des connaissances mais que l'on a besoin pour cela de la coopération intersubjective et interactive des chercheurs. Sa conception relève d'un ethnocentrisme qui selon lui revient simplement à dire que « les croyances émanant d'une autre culture doivent être testées au moyen d'un effort visant à les entre-tisser à celles que nous possédons déjà. » (Rorty, 1994: 43).

D'après lui, la seule distinction entre une théorie et une théorie meilleure ou entre la connaissance et l'opinion est celle qui existe entre les sujets pour lesquels une entente intersubjective est relativement facile à obtenir et celle pour lesquels celle-ci est relativement difficile comme le souligne cette citation :

« Etre ethnocentrique, c'est distinguer, dans le genre humain, ceux auprès de qui nous devons justifier nos croyances et les autres. Le premier groupe (l'ethnos de chacun) comprend tous ceux qui partagent avec nous suffisamment de croyances pour qu'une conversation fructueuse soit possible. » (Rorty, 1994: 50)

Rorty propose donc un critère de validité de la connaissance, celui de **solidarité**, qui repose sur le degré de facilité avec lequel l'accord entre les hommes est obtenu. Les discussions ne peuvent être légitimement closes que parce que les interlocuteurs sont d'accord sur les raisons (qui sont aussi des énoncés) de les clore, en tous les cas, provisoirement. La vérité scientifique n'a pas à s'imposer, elle est affaire de consensus, d'argumentation, de justification, de discussion, de solidarité, au même titre que les autres activités humaines. La connaissance ne prime pas la conversation. La position relativiste de Rorty s'exprime dans une réhabilitation du sens commun, il saisit toute vérité comme la résultante d'une "conversation entre sujets" (Rorty, 1990) ou d'un ensemble de jeux de langage. Ce relativisme s'exprime également dans la conception d'une vérité extrêmement contextualiste propre à une culture donnée. Il souligne que si l'on peut « comprendre un certain nombre de conceptions nous ne pouvons pas toutes les prendre au sérieux, c'est-à-dire les transformer toutes en règles d'action parce qu'elles ne sont pas viables dans le cadre de notre communauté » (Rorty, 1994: 48).

Le pragmatisme n'est pas une philosophie homogène et unifiée. Il est marqué par une évolution historique qui permet de distinguer les premiers pragmatistes du début du XXème siècle (James et Dewey pour les auteurs abordés ici auquel il faut rajouter Pierce en tant que père fondateur de ce courant philosophique) de leurs successeurs actuels (Putnam et Rorty). Le néopragmatisme lui même n'offre pas une réponse unique au problème de la validité des connaissances dans une épistémologie relativiste comme le laisse entendre le débat exposé ci-dessus. Cependant, en proposant des critères de validité reposant sur une conception internaliste, pluraliste et faillible de la connaissance, les pragmatistes offrent des éléments essentiels à la réflexion épistémologique en sciences de l'organisation particulièrement concernées par les questions de l'intentionnalité humaine, de l'interaction sujet-objet et de la contextualisation de la connaissance qu'elles

sont amenées à construire. Nous nous attacherons donc, dans la troisième partie de cet article, à identifier quels sont, selon nous, les principaux apports du pragmatisme à ces sciences de l'organisation.

3- Les apports du pragmatisme aux sciences de l'organisation.

Selon nous, le pragmatisme peut permettre, à défaut d'élaborer des critères de validité précis et opérationnels, d'affiner la réflexion sur la validation des connaissances dans un cadre plus relativiste et d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche en la matière. Ainsi, nous soulignerons (3.1) qu'une conception de la vérité comme adéquation permet de hiérarchiser et cumuler les connaissances produites, échappant ainsi au relativisme radical. Nous insisterons également (3.2) sur le fait que la production de connaissance en sciences de l'organisation doit s'inscrire dans les pratiques organisationnelles ancrées dans leur contexte spécifique. Cette connaissance pragmatiste plus normative que descriptive peut naître, comme nous le verrons, d'une pluralité de méthodes. Ces conceptions épistémologiques ne sont pas sans conséquences sur le rapport que le chercheur entretient avec sa recherche (3.3).

3.1 Une connaissance relative hiérarchisable et cumulable

Le rejet d'une vérité-correspondance et l'élaboration d'une épistémologie construite sur la notion de vérité-adéquation remet fondamentalement en cause l'idée qu'il puisse exister une description privilégiée des événements ainsi que notre capacité à TROUVER LA RAISON OBJECTIVE d'une situation. Si les pragmatistes partagent avec d'autres courants anti-positivistes⁵ l'idée que les faits et les jugements sont inexorablement imbriqués et que différents types de discours ne peuvent pas fondamentalement être distingués, ils n'en concluent pas pour autant que « tout se vaut ».

Si l'existence de multiples interprétations est inévitable, le fait que l'on ne puisse privilégier aucune description en termes de « vérité » ne suppose pas qu'il ne soit pas possible de hiérarchiser ces différentes

interprétations en termes « d'utilité » Le critère d'utilité permet de hiérarchiser différentes interprétations possibles comme ayant plus ou moins de valeur. L'intérêt n'est plus simplement de s'autoriser à voir les choses différemment mais de voir les choses dans des voies qui sont utiles aux individus et aux communautés.

Le relativisme des pragmatistes ne les empêche donc pas de penser en termes de hiérarchisation et de cumul des connaissances, mais leur projet s'inscrit dans une autre conception du progrès scientifique, comme le souligne Rorty :

« Le progrès scientifique, pour les pragmatistes, n'est pas de rendre plus ténu un voile d'apparences qui nous cacherait la nature intrinsèque de la réalité, mais d'accroître notre aptitude à répondre aux préoccupations de groupes de gens sans cesse élargis, et en particulier aux préoccupations de ceux qui font des observations de plus en plus précises et des expériences de plus en plus poussées.» (Rorty, 1995: 116).

La manière dont la connaissance progresse met la notion de communauté au cœur de la réflexion scientifique. Comme nous l'avons vu, cette notion est en débat entre pragmatistes, puisque Rorty défend l'idée d'une rationalité intra-culturelle tandis que Putnam, qui est proche de la conception d'Habermas, prône une rationalité trans-culturelle universelle. Alors que pour Putnam les contextes particuliers peuvent être transcendés par la formulation de principes procéduraux qui entraîneront un accord « sur le fond », pour Rorty ce n'est pas un *télos* idéalisé qui soude les communautés sociales, mais divers liens de solidarité. Rorty est donc plus sceptique quant aux prétentions de la philosophie à préciser, fût-ce de manière procédurale, l'idéal d'un consensus final comme présumé nécessaire de la vérité cognitive (Couzens Hoy, 1997). Ce débat entre Putnam et Rorty suppose en particulier que la validité de la connaissance dépend de la façon d'appréhender la communauté : une communauté qui trouve la source de la solidarité humaine dans une raison universelle (Putnam) ou une communauté dont la source de la solidarité naît de contingence historique (Rorty).

Dans sa réflexion et dans sa démarche, le chercheur est donc invité à s'interroger de manière approfondie sur ce qu'est, et comment peut se former sa communauté de recherche. Pour les sciences de l'organisation c'est un problème d'autant plus important que d'une part, cette discipline s'est toujours trouvée au carrefour d'autres disciplines (économie, sociologie, psychologie) et que d'autre part, les parties prenantes sont

⁵ On peut penser notamment dans le domaine des sciences de l'organisation à des courants comme l'interprétativisme (Denzin, 1994 ; Lincoln et Guba, 1985), le constructivisme (Glaserfeld, 1988 ; Le Moigne, 1994) ; le Postmodernisme (Cooper et Burrell, 1988).

multiples et diverses (entreprises, universitaires, consultants). Existe-t-il une ou des communautés en gestion ? Dans quelle mesure ces communautés (par exemple communauté de chercheurs et communauté de praticiens) peuvent-elles accroître leur proximité pour leur permettre d'entre-tisser leurs croyances ?

3.2 Un pluralisme méthodologique au service d'une connaissance normative

En proposant une conception de la connaissance finalisée dans laquelle la tâche du chercheur est plutôt de faire que de trouver, en concevant comme moteur du progrès scientifique l'espoir d'améliorer les choses, les pragmatistes conduisent le chercheur à s'interroger autrement. Le travail de recherche ne doit plus s'évaluer au regard de la seule interrogation méthodologique (cette connaissance est-elle fiable et crédible ?), mais également sous l'angle d'une interrogation normative (cette connaissance est-elle utile ? Répond-elle aux problèmes, aux besoins ?). Orienter les travaux sur les organisations vers ces questions suppose d'abandonner la production de recherches purement théoriques et abstraites. Ces questionnements deviennent une voie pour mieux relier les travaux des chercheurs avec les besoins de ceux qui sont engagés dans la pratique, dans un contexte socio-politique donné (Hambrick, 1994). C'est une problématique essentielle en science de gestion, définie comme une science de/pour l'action (Martinet, 1990). C'est dans ce cadre qu'il faut entendre les remarques méthodologiques de Dewey qui insiste sur la nécessité d'un ancrage des problèmes de recherche dans des situations indéterminées afin que ces problèmes trouvent une solution adéquate. Si la validité de la connaissance dépend de son ancrage dans une situation spécifique, dans son contexte biologique et culturel comme le suggère Dewey, il faut s'interroger sur la transférabilité d'outils de gestion dont la formalisation conduit à imposer un raisonnement général à une situation qui est toujours spécifique. Le type de solution proposé à travers ces outils n'a-t-il pas dans ce cadre de fortes chances d'être condamné à être systématiquement inadéquat car constituant une solution qui n'émerge pas d'un problème contextualisé ? De ces interrogations dépend la validité de la connaissance.

La contextualisation et la dimension normative de la connaissance soulèvent évidemment des interrogations et alimentent la controverse autour du projet pragmatiste. Une connaissance valide se réduit-elle à une connaissance « qui marche » ? Devons nous penser comme James (1968) que « le vrai est le même que le fait » ? Pour celui-ci, en effet, "le pragmatisme serait une philosophie d'hommes d'actions pour laquelle tout ce qui est vrai est utile et tout ce qui est utile est vrai". La recherche en sciences de

l'organisation prend alors le risque de se contenter de fournir des outils "qui marchent", et d'être cantonnée à un ensemble de pratiques sans projet de connaissance véritable.

Pour répondre à ces questionnements, il convient de distinguer pragmatique et pratique. La connaissance pragmatique n'est ni une connaissance a-théorique, ni une connaissance anti-théorique. Comme le soulignent Wicks et Freeman (1998: 136), les pragmatistes nous rappellent seulement « que les théories académiques et les connaissances spéculatives doivent ultimement, pas nécessairement à court ou à moyen terme, être utilisées dans la manière dont les hommes vivent leur vie ». Dans une conception pragmatique, la pratique et le temps se combinent pour aider à établir la valeur d'une théorie.

Cette modification du questionnement épistémologique que propose l'adoption du critère d'utilité a également des conséquences au niveau méthodologique. Comme le souligne Rorty (1995: 70), « les pragmatistes ne pensent pas que la vérité soit le but de la recherche. Le but de la recherche est l'utilité et il y a autant d'outils utiles différents qu'il y a de but à atteindre ». Le projet pragmatiste ouvre donc le champ à des méthodologies multiples, la question n'étant pas la légitimation a priori d'une méthode. Il ne s'agit pas de dire qu'une connaissance est valide car elle utilise une bonne méthode mais de dire que la connaissance est valide car elle est utile. Cela oriente donc le débat méthodologique vers une autre question : cette méthode est-elle adéquate pour répondre au problème ?

Cela suggère également que l'on ne puisse avoir une vision binaire de la connaissance (dire qu'elle est valide ou non valide) mais plutôt une démarche incrémentale dans la validation de la connaissance, en tenant compte du contexte et de son évolution : une connaissance est valide dans un contexte donné et pour un problème précis. Cependant, cette connaissance pourra être invalidée progressivement (si le contexte change progressivement) ou brusquement (en cas de remise en cause brutale du contexte) . Il sera donc important, dans un objectif de cumulativité des connaissances, de réfléchir aux modes de présentation des théories et modèles produits, à savoir au degré de précision des détails, à la richesse des informations données sur le contexte de production de la théorie, à la clarté des hypothèses sous-jacentes à la recherche, à la méthode utilisée.... En proposant une théorie ou un modèle, les chercheurs en sciences de l'organisation devront expliciter les conditions de validité de leur modèle et donc réfléchir aux conditions qui pourraient le remettre en cause dans l'avenir ou dans un autre contexte.

3.3 La nécessité d'une implication éthique du chercheur

Le travail effectué par les pragmatistes autour du critère d'utilité met en évidence une autre finalité du projet de connaissance et modifie la nature de la connaissance vers « l'espoir de faire changer pour une vie meilleure ». Les pragmatistes invitent à produire une connaissance qui change le monde plutôt qu'une connaissance qui le décrit. À la question traditionnelle sur l'adéquation de notre connaissance des choses à leur façon d'être réelle, les pragmatiques entendent substituer une question pratique : « nos manières de décrire les choses, ou d'établir entre ces choses et les autres des relations qui nous permettraient d'avoir de meilleurs rapports avec elles en les utilisant au mieux de nos besoins, ces manières sont-elles aussi bonnes que possible ? Peut-on rendre le futur meilleur que le présent » (Rorty, 1995: 101). Ce projet suppose une réflexion sur l'éthique et légitime des travaux de recherche qui s'interrogent sur le « pourquoi faire ? ». Wicks et Freeman (1998) mettent en évidence les conséquences d'un tel projet et la nécessité d'intégrer dans la démarche du chercheur en gestion le questionnement éthique. Le chercheur est ainsi invité à se poser la question de savoir si la connaissance qu'il développe est susceptible de contribuer à la production d'un monde meilleur.

En donnant le primat à l'action, les pragmatistes nous invitent à briser la distinction entre le fait de connaître les choses et le fait de s'en servir en mettant l'éthique au centre de notre action.

« Les pragmatistes, qu'ils soient classiques ou 'néo', ne croient pas [...]qu'il existe une manière d'être des choses. Aussi désirent-ils remplacer la distinction entre apparence et réalité par celle qui sépare les descriptions du monde et de nous-mêmes qui sont les moins utiles et celles qui le sont davantage. Lorsqu'on les presse en leur demandant : "utiles à quoi ?" ils n'ont rien d'autre à répondre que : "utiles pour créer un meilleur futur" [...]ce qui est meilleur est meilleur dans la mesure où cela contient davantage de ce que nous considérons comme bon et avantageux et dans la mesure où cela contient moins de ce que nous considérons comme mauvais et désavantageux.» (Rorty, 1995: 24-25).

Conclusion

Le pragmatisme fournit de nouvelles pistes de réflexion sur la validité des connaissances produites dans un paradigme plutôt relativiste.

S'il souhaite produire une connaissance valide, le chercheur en sciences de l'organisation ne devra pas se contenter de recherches descriptives, ni tomber dans des recherches « pratico-pratiques ». Il s'agira pour

lui de mener à bien des recherches répondant à un ou des problèmes des organisations, ayant des implications, une utilité pour les organisations. Ces implications ne seront pas forcément des implications à court terme mais pourront être des implications à moyen ou long terme, managériales ou plus philosophiques, permettant de “rendre le monde organisationnel meilleur”. Cela impliquera évidemment que le chercheur et ses pairs réfléchissent à ce que constitue, pour lui et sa communauté, un monde organisationnel meilleur et sur ce que peuvent être les liens entre un monde meilleur au sens des pragmatistes et un monde organisationnel meilleur.

Ce nouveau positionnement redéfinit par ailleurs la position des chercheurs en gestion par rapport aux consultants, redistribue les rôles entre eux. Le consultant propose des outils apportant des solutions immédiates ou à court terme aux organisations qui font appel à lui. Le chercheur va prendre plus de distance par rapport à l’immédiat, va mener une réflexion plus générale sur les outils, sur leur validité à moyen ou long terme pour les organisations. C’est de cette réflexion que naîtront d’autres outils, d’autres façons de résoudre les problèmes des organisations. Il s’établit ainsi un aller-retour entre la théorie et la pratique, le chercheur ayant ce souci d’une réflexion à plus long terme, d’une réflexion éthique, utile aux organisations.

REFERENCES

- Allard-Poesi F. et Perret V., (1998), Le postmodernisme nous propose-t-il un projet de connaissance ?, Mai, *Cahier de recherche DMSP-Dauphine*, n°263, 16p.
- Avelsson M. et Deetz S., (1996), Critical Theory and Postmodernism Approaches to Organizational Studies, in Clegg, Hardy et Nord (Eds.), *Handbook of Organizational Studies*, Sage Publications, p. 191-217.
- Chalmers A., (1987), *Qu’est-ce que la science ?*, Paris, La Découverte.
- Cometti J.P., (1994), Le pragmatisme : de Peirce à Rorty, in Meyer, M. (Ed), *La philosophie anglo-saxonne*, Paris, PUF, p. 387-492.
- Cooper R. et Burrell G., (1988), Modernism, Postmodernism and Organizational Analysis : An Introduction, *Organization Studies*, 9/1, p. 91-112.

Couzens Hoy D., (1997), solidarité ou universalité ?, dans Andréani, T. et Desbrousses, H. (Eds), *Objet des sciences sociales et normes de scientificité*, Paris, L'Harmattan, p. 155-167.

Delacampagne C., (1995), *Histoire de la philosophie au XXe siècle*, Paris, Seuil.

Denzin N.K., (1994), The Art and Politics of Interpretation, dans Denzin et Lincoln (Eds), *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, CA, Sage, p.1-17.

Dewey J., (1967), *Logique : La théorie de l'enquête*, Paris, PUF.

Girod-Séville M. et Perret V., (1999), Fondements épistémologiques de la recherche, in Thiétart (Ed), *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod, p. 13-33.

Hambrick D., (1994), 1993 Presidential Address : What if The Academy Actually Mattered ?, *Academy of Management Review*, 20, p.404-437.

Hottois G., (1997), *De la renaissance à la Postmodernité*, Bruxelles, De Boeck Université.

James W., (1968), *Le pragmatisme*, traduit par E. Le Brun, Paris: Flammarion, sciences de l'homme.

James W.,(1978), *Pragmatism*, Cambridge, Mass, Harvard Univ. Press.

Kilduff M., (1993), Deconstructing 'Organizations ', *Academy of Management Review*, Vol.18, n°1, p.13-31.

Le Moigne J.L., (1990), Epistémologies constructivistes et sciences de l'organisation, in Martinet (Ed), *Epistémologies et Sciences de Gestion*, Paris,Economica , p. 81-140.

Le Moigne J.L., (1995), *Les épistémologies constructivistes*, Paris: PUF, col. Que sais-je ? n°2969.

Lincoln Y.S. et Guba E.G., (1985), *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, CA: Sage.

Martinet A.C., (1990), Grandes questions épistémologiques et sciences de gestion, in Martinet (Ed). *Epistémologies et Sciences de Gestion*,Paris, Economica, p. 9-30

Micaleff A., (1990), Epistémologie du marketing : convergence méthodologique, in Martinet (Ed), *Epistémologies et Sciences de Gestion*, Paris, Economica, p.183-210.

Morgan G., (1986), *Images Of Organization*, Beverly Hills, Sage.

Morin E., (1986), *La méthode 3, La connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil.

Peirce C. S., (1934), Collected Papers vol 5, *Pragmatism and Pragmaticism*, Hartshorne, C. and Weiss P. (Eds), Cambridge, Mass, Harvard University Press.

Piaget J., (1970), *L'épistémologie génétique*, Paris, PUF, col. Que sais-je, n°1399.

Putnam H., (1994), *Le réalisme à visage humain*, Paris, Seuil, traduit de (1990) *Realism with a Human Face*, Cambridge, Mass, Harvard Univ. Press.

Rorty R., (1990), *L'Homme spéculaire*, Paris, Seuil.

Rorty R., (1994), *Objectivisme, relativisme et vérité*, Paris, PUF, traduit de (1991), *Objectivity, Relativism and Truth. Philosophical Papers I*, Cambridge Univ. Press.

Rorty R., (1995), *L'espoir au lieu du savoir, Introduction au pragmatisme*, Paris, Albin Michel.

Von Glasersfeld E., 1988, *Introduction à un constructivisme radical*, in Watzlawick, P.(Ed), *L'invention de la réalité : Contributions au constructivisme*, Paris, Seuil, p. 19-43.

Wicks A.C. et Freeman R.E., (1998), *Organization Studies and the New Pragmatism: Positivism, Anti-positivism, and the Search for Ethics*, *Organization Science*, Vol 9, n°2, p.123-140.